

MATTHIEU DE BOISSÉSON

**ÉCHAPPER
AUX TUEURS**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

UNE AMITIÉ STELLAIRE, *roman*, 1989.

Aux Éditions Gallimard

LE GRAND CHARIOT, *roman*, 2002.

ÉCHAPPER AUX TUEURS

MATTHIEU DE BOISSÉSON

ÉCHAPPER
AUX TUEURS

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
quinze exemplaires, réservés à l'auteur, sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 15.*

© Éditions Gallimard, 2011.

Une brassée d'air

Nous cinq

S'inquiétant de mon état morose, mon ami J.L., qui travaille dans la mode, m'annonce la venue chez moi, pour une *fashion week*, de quatre mannequins de nationalités diverses. Je pense qu'il plaisante. Un soir, je les trouve toutes les quatre à m'attendre sous le porche, avec de nombreux bagages. Elles devaient rester une semaine. Elles resteront trois mois.

Je les installe tant bien que mal et nous nous engageons les uns et les autres dans une chaste intimité que j'aurais pu croire insupportable mais qui se révèle formée de l'étoffe énigmatique de la rêverie.

En rentrant de mon travail, je pénètre sur une autre planète. Leur beauté est une étrangère : ce sont des êtres venus d'ailleurs, qui vont étonner tout l'immeuble en montant et descendant les escaliers.

Priscilla est brésilienne, Irina russe, Ana polonaise, Anastassia biélorusse.

Le séjour commence sous le signe de la médecine, comme si la forme la plus subtile de l'hospitalité était l'hospitalisation. Le soir même de son arrivée, Priscilla frappe à ma porte, non pas pour se jeter dans mes bras

mais pour me montrer des doigts ensanglantés, car elle s'est coupée en pelant une pomme. Me voilà avec les trois autres à lui appliquer de la gaze et un sparadrap. Irina revient un soir en pleurs, en désignant son sein droit, qui semble très enflé. Elle enlève aussitôt son pull et son soutien-gorge, tenant à nous montrer son sein, et penchés sur elle nous découvrons qu'elle a fait pratiquer un piercing dans la rue. Nous poussons des cris et j'alerte le médecin des urgences qui enlève l'anneau, et lui fait, avec une piqûre, un petit sermon incitant à la prudence. Ana, quelques jours après, a une violente poussée d'acné qu'elle soigne avec un médicament, le Roaccutane, dont les effets secondaires nous préoccupent, notamment le risque d'érythème noueux. Enfin, nous nous apercevons qu'Irina, de nouveau elle, laisse des bouteilles vides partout, on s' imagine qu'elle est alcoolique, mais il n'en est rien. Elle n'est pas insensible à l'alcool, mais elle absorbe aussi des litres d'eau, de jus d'orange et de boissons diverses. Est-elle atteinte de diabète? Un autre médecin, que je consulte, énonce un diagnostic sans appel : elle est atteinte non de boulimie, mais de potomanie, l'envie irrésistible de boire.

Ana est catholique, elle fréquente avec ferveur l'église polonaise, non loin de chez moi. Elle a des discussions serrées avec Priscilla, qui se déclare athée. Toutes les deux ayant commencé à travailler à Milan, elles ont appris à faire des pâtes, et je les découvre souvent dans la cuisine, penchées sur leurs casseroles, à parler de métaphysique. En ce qui concerne les pâtes, elles sont d'accord, pour « sortir des sentiers battus » : l'une prépare des *fusilli* aux courgettes et aux noix,

l'autre des raviolis à la coriandre farcis de citrouille, et *tutti quanti*.

Ana énonce que Dieu doit exister : nous qui finissons, où aurions-nous pu trouver l'idée d'un être éternel et infini ?

Armée de sa cuillère en bois, Priscilla réplique à cette variante du syllogisme classique que l'infini qui est au cœur de l'homme, et qu'elle ne conteste pas, ne fait qu'un avec sa matérialité. Elle a des propos qui, par moments, pourraient être tirés du livre d'Annie Le Brun, *Soudain un bloc d'abîme*, Sade.

Elle affirme que son athéisme vient de la mer, de la jungle somptueuse qu'elle a côtoyée, des animaux, elle parle des tapirs, des cobras, des jaguars, des tortues géantes et de tous les oiseaux qui filent dans le ciel d'Olinda, sa ville natale. Ce spectacle grandiose l'a convaincue que nous nous dissoudrons en poussière, et qu'il faut s'en réjouir.

La Biélorusse et la Russe haussent les épaules. Songer à la mort ? Filles du froid, leur souci est de vivre. Anastassia a été élevée à la soviétique, elle marche lentement en balançant ses longs bras, comme une danseuse à la barre. Elle prépare méticuleusement son petit déjeuner, en coupant des tranches fines d'une viande fumée, un morceau bizarre que lui a remis sa mère en la quittant, et qui vient, nous dit-elle, d'un combinat, un sovkhoze industriel qui est encore de mise dans son pays. Comme elle est très grande, elle porte des vêtements d'écolière coupés sur mesure par le tailleur de son village, alors que Priscilla a une garde-robe ultracontemporaine, et une collection de chaussures vertigineuse, notamment les créations de

Christian Louboutin. Elle est généreuse, elle prête volontiers aux autres ses colliers, ses sacs, une de ses innombrables vestes, ses crèmes et ses onguents. Toutes les quatre s'échangent d'ailleurs tout le temps leurs vêtements, ce qui induit chez moi un léger vertige.

Il est vrai que Priscilla a plus de succès professionnel que les autres, qui ne l'envient pas, mais l'admirent avec leur bon cœur. Toutes les quatre partent le matin, Priscilla vers ses photographes ou ses défilés, les trois autres vers des files de casting. De ses voyages brefs et lointains, Priscilla rapporte de menus présents : du Maroc des babouches, de Hawaï des morceaux de roche volcanique, de la Jamaïque des breloques. Elle voyage quatre jours, mais quand elle revient on a l'impression qu'elle est partie le matin même, avec le même visage éclatant que celui que nous admirons sur les tubes d'une crème hydratante, à la pharmacie voisine. Un jour, on pousse les volets, et l'autobus matinal, en bas de chez nous, nous offre sur ses flancs notre Priscilla souriante, sur le toit du Printemps.

Une petite table nous sert de poste restante. Nous nous laissons les uns aux autres, grâce à un bloc-notes quadrillé, des missives diverses. Nous nous exprimons en langue anglaise (à l'exception du portugais, que je parle avec Priscilla). Il y a des messages pratiques : nécessité d'acheter des bouteilles d'eau, des yoghourts minceur, de vider le panier à linge sale, etc. Il y a de délicieux souhaits de bonne journée ou de bonne nuit, agrémentés parfois de dessins amusants.

La plus gaie est Priscilla, la plus énigmatique Ana (sage jeune fille aux yeux traversés d'éclats métal-

liques), la plus avisée est Anastassia, la plus folle Irina. C'est aussi celle que je préfère.

À la différence des trois autres, qui sont délicates et mesurées, c'est une jeune fille mal élevée, qui fume comme un sapeur, dit à peine bonjour, est habitée par la rébellion et l'amertume. On la suit à la trace aux petits tas de cendres qu'elle laisse partout, et à ses vêtements dispersés, car elle est d'un désordre qui épouvante la Biélorusse. Les autres ont de vagues amants laissés à Milan ou au Brésil, Irina a un protecteur vénézuélien qui vient la chercher le soir, et que nous considérons avec suspicion. Frisé, trapu comme un taureau, aussi renfrogné que sa protégée, il arrive dans une limousine remplie de gens de la nuit, et ils vont faire la fête jusqu'à sept heures du matin. Elle revient sur la pointe des pieds, ses chaussures à la main, avec une odeur de transpiration et de fumée.

Je suis contraint d'avoir de franches explications avec elle, pour lui dire de ne pas nous enfumer et d'être aimable. Les autres s'étonnent de son côté un peu bestial. Elle est rétive, déambule en marmonnant, renifle, diffuse des ondes funestes, et, quand ça va mal, elle bave. Tout d'un coup, on ne sait pourquoi, tout cela cesse, et son visage si pur est traversé d'un sourire d'une tendresse poignante.

Parfois, elle arrive avec une moue redoutable, elle souffle, les yeux légèrement exorbités, elle tient des propos vindicatifs, les autres vont vérifier la bouteille qu'elle a cachée dans ses affaires, puis lui préparent une verveine.

Nous sommes si bien tous les cinq que nous ne sor-

tons presque plus, nous ne pouvons pas nous passer les uns des autres.

C'est comme si nous avions laissé nos amours et nos chagrins à la porte, et mis en commun ce qui nous reste de gaieté. On finit par tout se dire, comme des prisonniers, ou plutôt à tout deviner. D'abord, elles croient sans doute que j'ai les soucis de la maturité, et moi qu'elles ont l'inquiétude de la juvénilité. On se trompe. Nous comprenons bientôt, sans mot dire, que chacun de nous porte un terrible secret. Ce ruban d'ombre entre nous lie une amitié lumineuse.

Je remarque à quel point elles sont lucides sur le monde de la mode. Elles décrivent avec cruauté, allégresse, le cynisme des agences qui souvent les exploitent, les péroraisons des stylistes.

Par moments, les assiégés décident de faire une petite sortie. Mes quatre jeunes filles n'en finissent plus de se préparer, de faire siffler leur sèche-cheveux. À minuit, elles me font un café serré pour que je tienne le coup. À une heure, elles apparaissent juchées sur leurs talons, toutes scintillantes et parfumées, et notre cortège s'ébranle dans un vacarme de claquettes. La foule massée devant un club à la mode s'écarte quand nous arrivons, les cerbères nous font signe d'entrer et l'un d'entre eux, que je n'ai jamais vu, se penche vers moi, avec mon allure chétive et mon air insignifiant, et me donne une petite tape sur l'épaule avec cette phrase amusante : « Comment vas-tu ? »

Je suis parfois un peu débordé. Le samedi, j'aspire à travailler, et elles à courir, à perdre du temps chez Zara, à manger des macarons, ou à m'emmener faire de l'élastique aux Tuileries. Je ne peux pas toujours

refuser. Je tends la cheville en soupirant, je suis happé à environ cinquante mètres de hauteur, puis catapulté vers le bas, soumis à d'amples oscillations. Je n'échappe ensuite ni aux nausées ni à la gaufre.

Quand elles arrivent chez moi, elles ont dix-neuf ou vingt ans, j'en ai trente de plus. Elles ont des perceptions de l'âge tout à fait différentes. Pour Ana la catholique, il sera bientôt temps que je songe à mon salut éternel. Pour Priscilla, je suis un grand frère d'environ trente ans. Pour les Slaves, j'ai simplement dix-neuf ans, parce que pour elles l'âge consacre un état technique. Je cours, je suis sportif, je fais le clown, je suis à peu près comme un tracteur en état de marche et qui démarre au quart de tour. Sans doute parce qu'elles ont vu beaucoup d'hommes malades, elles assimilent la jeunesse à la santé.

Notre chagrin est comme évaporé, vaporisé par la légèreté des mots qui passent, les secousses des cheveux qui ondulent comme des soieries légères, les rires argentins, les murmures, le bavardage ininterrompu qui nous enveloppe, tel un chant de nourrice.

Un soir proche de leur départ, alors que les trois autres dorment, l'une d'elles me demande de prendre sa main car elle n'arrive pas à dormir. Elle met sa main dans la mienne, elle s'endort instantanément, et je passe une nuit d'insomnie et de courbatures, n'osant pas bouger au risque de la réveiller. Je découvre avec étonnement que le désir, dans nos relations, s'est transformé en une sensualité impalpable, diffuse, qui a imprégné nos corps, nos gestes et nos paroles, sans que nous le sachions.

Un autre jour, l'une, d'un mouvement de tête, fait tomber sur la mienne ses longs cheveux. L'autre me lit les lignes de la main, une autre encore (Ana, sans doute) trace un petit signe de croix sur mon front comme l'aurait fait ma grand-mère.

La veille du départ, chacune d'elles me dit son secret à l'oreille. Irina me chuchote que son père est faible, elle me montre son poing, celui avec lequel elle frappe sa mère quand elle le bat. Puis toutes les quatre me demandent le mien. Je leur dis que j'ai perdu mon regard sur le monde. Je leur explique pourquoi. Garder, regarder. Le même mot. Parce que ce sont des jeunes filles exquisées (c'est-à-dire raffinées, au sens étymologique du terme), elles ne me disent pas des sottises du genre haut les cœurs. Elles connaissent la musique. Elles m'observent, soucieuses. Nous joignons nos mains, et nous restons en silence.

Quand elles furent parties (mais certaines allaient revenir), je découvris qu'elles m'avaient soigné. J'avais été leur hôte.

Pensées, paroles

Leurs mots! L'osmose que ces jeunes filles ont instituée entre les pensées et les paroles! Un merveilleux bavardage, béni par quelque rosée matinale. Un texte me paraît exprimer cette fusion, la fin de *Par-delà bien et mal* : « Hélas, mes pensées, qu'êtes-vous devenues, maintenant que vous voilà écrites et peintes! Il n'y a pas longtemps vous étiez si diaprées, si jeunes, si malignes, pleines de piquants et de secrètes épices qui me faisaient éternuer et rire — et à présent? Déjà vous avez perdu la fleur de votre nouveauté, et quelques-unes d'entre vous, je le crains, sont en passe de devenir des vérités : elles ont déjà l'air si impérissable, si mortellement inattaquable, si ennuyeux! Et en fut-il jamais autrement? Qu'écrivons-nous, que peignons-nous avec nos pinceaux chinois, nous autres mandarins, éterniseurs de choses qui *peuvent* s'écrire, que sommes-nous capables de reproduire? Hélas, seulement ce qui va se faner et commence à s'éventer! Hélas, seulement des orages qui s'éloignent et s'épuisent, des sentiments ternes et tardifs! Hélas, seulement des oiseaux las de voler, égarés, qui se laissent prendre dans la main

— dans *notre* main ! Nous éternisons ce qui ne peut plus vivre ni voler très longtemps, des choses exténuées et trop mûres ! Et ce n'est que pour votre *après-midi*, ô mes pensées écrites et peintes, que je possède des couleurs, beaucoup de couleurs peut-être, beaucoup de teintes délicates, cinquante jaunes, bruns, verts, rouges : mais nul, à vous voir, ne devinera votre éclat matinal, étincelles subites et merveilles de ma solitude, mes vieilles, mes chères — mes *mauvaises* pensées ! »

1. F. Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, Gallimard, 1971, fragment 296.

Le Jugement de Pâris,
tableau de Lucas Cranach, 1527

Il faut dire aussi que la beauté est une menace, ce que savent les nymphes et les déesses. Un tableau de Cranach, *Le Jugement de Pâris*, en est l'illustration. Le fils de Priam et d'Hécube, Pâris, échappa de peu à la mort au moment de sa naissance. Sa mère avait rêvé que son fils serait à l'origine de la ruine de Troie et son père avait ordonné qu'on le tuât. Au lieu de le tuer, Hécube le déposa sur le mont Ida, et Pâris fut élevé par des bergers qui lui donnèrent le nom d'Alexandre. Selon une variante, il fut nourri dans la montagne par une ourse. Le nom Alexandre signifie l'« homme qui protège », ou l'« homme protégé ». Parce qu'il avait été protégé, Pâris, devenu un vaillant guerrier, protégeait les troupeaux et les bergers. L'ambivalence de la protection est ainsi relevée par la légende. Garder, regarder, protéger, être protégé sont sans doute presque les mêmes choses.

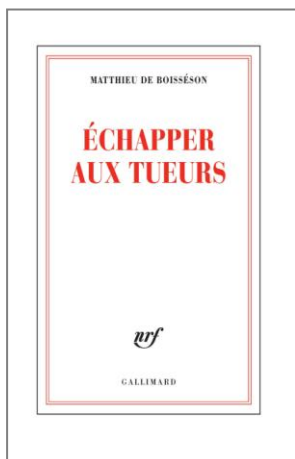
Somptueusement coiffé d'un chapeau à plumes, vêtu d'un costume chamarré, Hermès se penche sur Pâris allongé et le touche avec le caducée, cette baguette entourée de deux serpents entrelacés et surmontée de

courtes ailes, symbole de ses fonctions de héraut divin. Pâris est descendu de son cheval, il rêve. Il est allongé, en armure, aux pieds d'Hermès et des trois déesses dont il doit dire quelle est la plus belle : Athéna, Héra ou Aphrodite. Toutes les trois sont nues, minces et lascives, et elles échangent des regards avec Pâris, dont l'expression est celle de l'effroi et de la stupéfaction. La scène a trait au moment essentiel du jugement, et le tableau tire en partie sa vie de cette fraction de temps qui va faire basculer la vie de Pâris.

Hermès lui explique qu'il n'a rien à craindre de son choix. Chacune des déesses lui promet sa protection. Pâris connaît sans doute l'ambiguïté de la protection. Héra lui promet l'Empire de l'Asie, Athéna la victoire dans les combats, Aphrodite l'amour d'Hélène. Pâris décide qu'Aphrodite est la plus belle. Il est terrassé, au sens propre, par les terribles beautés qui l'entourent : les trois déesses, le costume d'Hermès, le feuillage compact du mont Ida où il a vécu enfant, la source toute proche, les collines voisines et l'arbre mystérieux qui, à sa manière, est un arbre de la connaissance. Tout cela rappelle Arthur Cravan : « Désirs, vous m'avez laissé à moitié mort sur une chaise. »

Ce n'est pas seulement la beauté qui met Pâris à terre, c'est l'amour. Il fait le choix d'Aphrodite, qu'il regarde pâmé, et dont le genou semble effleurer le sien. Il s'est déganté, le gantelet de fer est posé à côté de lui, et sa main féminine va peut-être toucher celle que Vénus lui tend. Ce choix est redoutable, puisqu'il s'agit de l'amour. Dans un sens, le tableau est une Annonciation, puisque Hermès est l'envoyé des dieux, et que la vocation de Pâris se noue à l'instant même de la

Tout près	127
L'alliée	133
Tout n'est pas dit	141
CONCLUSION	147
À propos de François Lesage, brodeur	149



Échapper aux tueurs

Matthieu de Boissésou

Cette édition électronique du livre
Échapper aux tueurs de Matthieu de Boissésou
a été réalisée le 07 novembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135332 - Numéro d'édition : 185614).

Code Sodis : N50319 - ISBN : 9782072453069

Numéro d'édition : 233049.